

Quelques plages au bord du Majestueux

Yves Beauregard and Alyne LeBel

Number 22, Summer 1990

Il était une fois le Saint-Laurent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

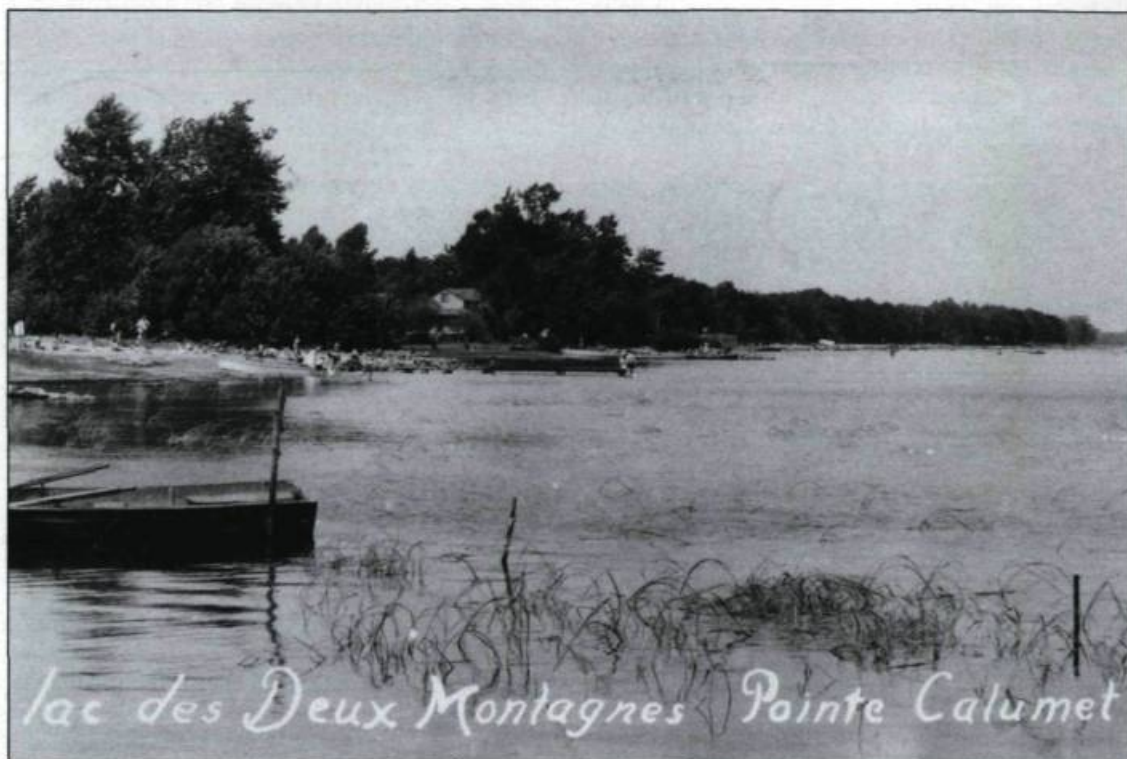
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beauregard, Y. & LeBel, A. (1990). Quelques plages au bord du Majestueux. *Cap-aux-Diamants*, (22), 43–46.



En 1939, le géographe Raoul Blanchard remarque de vastes mouvements de la population montréalaise au cours des mois d'été. Les rivières Mille Îles et des Prairies, les lacs Saint-Louis et des Deux Montagnes constituent des destinations privilégiées. (Carte postale Studio Beauchamps, collection Simon Beauregard).

QUELQUES PLAGES AU BORD DU MAJESTUEUX

À l'heure où il est de plus en plus question d'assainir le Saint-Laurent et d'y consacrer des sommes considérables, il nous a semblé intéressant d'effectuer un retour en arrière de quelques décennies pour vous présenter certaines scènes de ce véritable âge d'or du fleuve et de son littoral.

par Yves Beauregard et Alyne LeBel*

HISTOIRE D'APPRÉCIER L'AMPLEUR DU REVIREMENT survenu, il est difficile d'imaginer aujourd'hui que les spécialistes de la santé, à la fin du siècle dernier, recommandaient à leurs patients de «prendre les eaux du fleuve» contre le rhumatisme et les maladies du rein durant l'été.

L'origine de cette habitude de fuir la ville, la saison estivale venue, correspond à une vogue lancée par les tenants du mouvement hygiéniste au début du XIX^e siècle. Afin de solutionner les graves épidémies particulièrement meurtrières (typhus, choléra) qui sévissaient dans les villes, problèmes aggravés plus tard par la pollution liée au charbon utilisé dans les nombreuses usines établies au cœur des cités, ces spécialistes de la santé préconisèrent un retour à l'air pur de la campagne.

Vertus de la villégiature

Cette mesure s'ajoutait aux habitudes séculaires en vigueur au temps des Romains qui, pour se refaire une santé, fréquentaient les eaux thermales. En traversant l'Atlantique, certains Européens conservent cette tradition et cherchent les meilleurs endroits pour «prendre les eaux.» Au Québec, les premiers adeptes fréquentent d'abord la région de Kamouraska.

L'arpenteur Joseph Bouchette, qui a eu l'occasion de parcourir le territoire du Bas-Canada dans la première décennie du XIX^e siècle, écrit que Kamouraska est la «principale place d'eau du Canada. Durant l'été, ce village devient vivant par le grand nombre de personnes qui s'y rendent pour rétablir leur santé, ayant la réputation

d'être un des endroits les plus sains de toute la basse province; on y prend aussi les eaux, et il s'y rend beaucoup de personnes pour l'avantage des bains de mer.» Le futur premier ministre de la province de Québec, Pierre-Joseph-Olivier

et très salubre; des centaines de personnes viennent chaque année pour soigner leur rhumatisme et les maladies du rein et peuvent témoigner de l'efficacité des bains de mer de Murray Bay.»



Fondée en 1926 à Contrecoeur, la Colonie de vacances des Grèves accueille d'abord des fillettes. Plus tard ce lieu de villégiature sera accessible à tous les enfants.

(Carte postale O. Allard, artiste-photographe, collection Simon Beauregard).

Chauveau, écrit pour sa part qu'au début de la décennie 1830, les localités en bordure de la Côte-du-Sud constituent la destination privilégiée de «nombreux émigrés de la meilleure société de Québec et de Montréal».

Avec l'introduction de la navigation à vapeur, à compter de la décennie 1830, les endroits accessibles aux villégiateurs se multiplient. C'est entre autre le cas de Murray Bay, aujourd'hui La Malbaie où, nous apprend Jean-Chrysostôme Langelier, dans son *Guide touristique de Québec et du Bas Saint-Laurent* en 1875: «L'eau est très saine

Par ce premier retour à la campagne, les mieux nantis fuient la pollution et ses conséquences mais ils tentent également de profiter des avantages de la ville sans en subir les inconvénients (taxes, promiscuité et pollution). Très tôt, l'habitude se répand dans les environs de Québec et de Montréal. Cette période correspond à la naissance du mouvement des villas établis sur la route qui va de Sillery à Cap-Rouge, le long du chemin Sainte-Foy et du chemin de la Canardière en direction de la côte de Beaupré. À Montréal, cette vague correspond à des développements domiciliaires sur les flancs du Mont-Royal et de la rue Sherbrooke.

Tentant d'expliquer les raisons de la stagnation de Québec, le futur maire, François Langelier, alors jeune juriste, dénonçait, en 1868, dans une brochure intitulée: *Lettre sur les affaires municipales de la cité de Québec*, cette pratique des marchands de s'établir en dehors des limites de la cité et d'échapper à leur premier devoir de citoyen, celui de participer aux frais d'entretien des services municipaux de la ville qui contribuait à les rendre prospères. L'hiver venu, ces marchands s'empressent de retourner en Écosse, déplore encore Langelier.

Vive les vacances

Si l'habitude de prendre des vacances estivales représente une valeur acquise de la bourgeoisie,



La plage de l'anse au Foulon à Sillery près de Québec vers 1960. (Carte postale Laval Couet, photographe, collection Yves Beauregard).

comme en témoigne Napoléon Legendre dans ses *Échos de Québec* publié en 1877: «Ceux qui ne vont pas prendre l'air pendant les mois de juillet et d'août ont une grande ressemblance avec les âmes du purgatoire», cette pratique atteint les autres couches de la société beaucoup plus tardivement.

À la fin du XIX^e siècle, les bains de mer constituent encore un exploit assez peu répandu chez les Canadiens français. À preuve cette description assez éloquente de Legendre d'un bain de mer à Cacouna: «On se lance avec énergie dans deux pieds d'eau; on se roule dans le sable, ce qui fait un assez rude savon; les hardis vont un peu plus loin, les téméraires se risquent jusqu'aux aisselles. Ces cas là sont heureusement rares. On rit, on se lance l'eau à la figure; puis on court vite sur la grève, on se bouchonne avec une serviette de bure; enfin, le corps en sang, les pieds pleins de gravier, on remet vite ses hardes, et l'on gravit l'escalier interminable qui conduit à l'hôtel où l'on arrive en nage, mais heureux d'avoir pleinement satisfait aux exigences de la mode et du bon ton. C'est le progrès du siècle; il n'y a rien à dire. Mes amis et moi, qui sommes très arriérés, comprenant peu et appréciant moins encore les douceurs de ce bain éreintant, nous nous mîmes en tête de faire un bout de course en chaloupe.» Cacouna est le paradis des Anglais, souligne-t-il avec une pointe d'ironie, «c'est le ciel de la mode, le ciel des *grecian bends* et des *chignons*.»

Au fil des ans et des décennies, cette habitude de s'accorder un répit annuel dans le travail pour des vacances en famille s'ancre progressivement dans les esprits des classes moyennes. À compter du XX^e siècle, ce point constitue une des grandes revendications des travailleurs et des principaux syndicats. Cette demande ne sera toutefois communément acceptée par les patrons qu'après la Seconde Guerre mondiale, une période qui coïncide également avec la généralisation de l'automobile pour une majorité de familles québécoises. Cette invention marquait un tournant décisif dans l'évolution du phénomène des vacances.

Parallèlement à cette tendance de fond, une série d'industries connexes naissent et prospèrent en osmose avec celles du tourisme et de la villégiature. C'est le cas de certaines modes vestimentaires associées aux vacances, comme celles des maillots de bain et des tenues légères aux couleurs généralement plus gaies, qui tranchent singulièrement sur les tenues austères et plutôt sombres de rigueur à la ville.

Le Dieu-soleil

Au cours des décennies 1930 et 1940, une autre mode se dessine, celle du bronzage ou héliothé-

rapie. Pour se plier à ce nouveau courant et répondre aux besoins grandissants de ceux et celles qui veulent profiter du soleil, plusieurs villes se dotent de plages.

Ce culte pour Helios donne aussi naissance à de nombreuses mises en garde. Aussi, dans son *Rapport au congrès de la Ligue catholique féminine à Québec*, le 11 octobre 1932, l'abbé Georges Panneton tente d'inverser le courant. «Les nègres d'Afrique pratiquent avec intensité la cure solaire, et depuis des siècles. Ils n'en sont pas moins sujets à toutes sortes de mala-

«...sur le bord du Saint-Laurent, la paroisse de Saint-Louis de Kamouraska est une municipalité agricole prospère et un centre de villégiature très fréquenté, où les touristes trouveront une belle plage et un service d'hôtellerie excellent». Sur les routes de Québec, 1929, p. 131. (Carte postale J.E. Evans, collection Yves Beaugard).



dies, ils meurent jeunes, ils comptent des vieillards de trente ans [...] en plus des tares physiques, ils y ont acquis des tares morales [...] allez demander aux missionnaires, qui se heurtent à la polygamie et à l'avisement de la femme, partout où le nudisme est en honneur [...].»

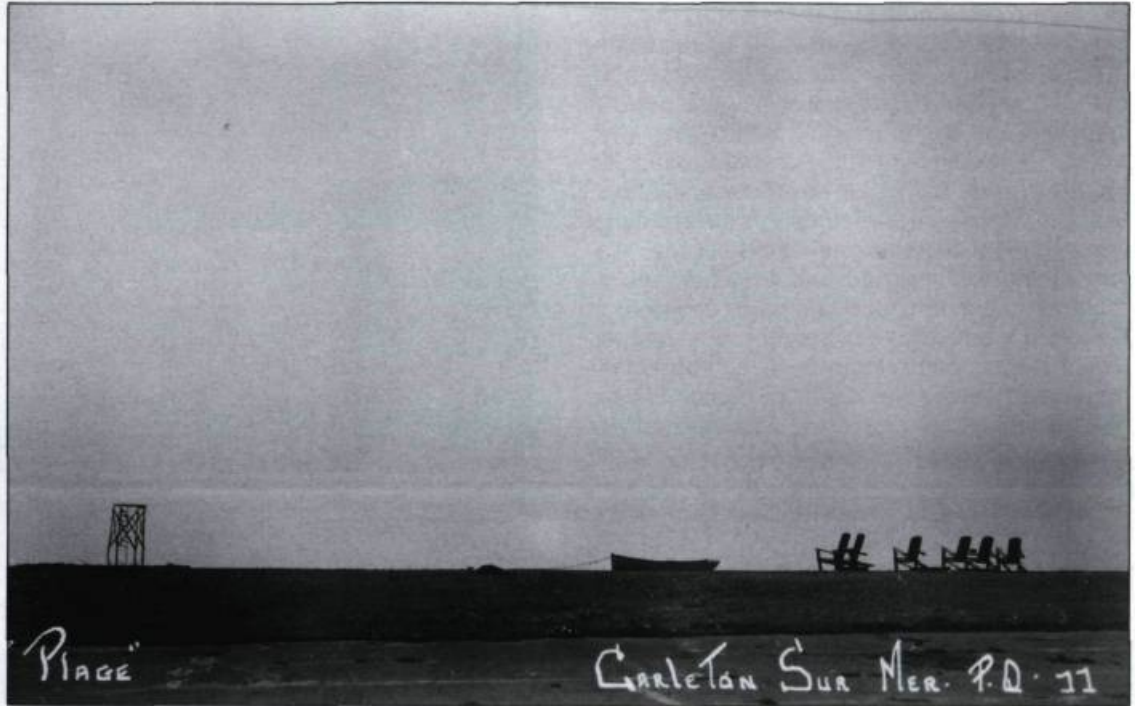
Près de Québec, la ville de Sillery entreprend à compter de 1927 la construction de quais à l'Anse au Foulon. D'abord destinés à accueillir des navires à fort tirant d'eau, ces travaux nécessitent le creusement du lit du fleuve et entraînent le dépôt de plusieurs milliers de tonnes de sable à

«Cacouna est la station balnéaire la plus remarquable et la plus fréquentée de la rive sud du Saint-Laurent. La plage sablonneuse est magnifique et s'étend sur plus d'un mille de longueur [...]. On y trouve tous les amusements variés des stations estivales». Sur les routes de Québec, 1929, p. 379. (Carte postale S. Belle, photographe, collection Simon Beaugard).

l'ouest du site, ce qui forme une véritable plage. L'endroit attire bientôt de nombreux baigneurs. La municipalité ne tarde pas à tenir compte de cette nouvelle réalité en adoptant un règlement sur la tenue des baigneurs le 30 août 1931. Le maillot masculin couvre «le corps depuis les épaules jusqu'au bas de la fourche des jambes, avec une jupe rabattant par dessus la culotte et descendant au moins quatre pouces en bas de la fourche des jambes». Les femmes doivent également porter une tenue semblable. Pour elles, le règlement précise que «la chemise ou corsage ne devra pas être décolettée sur la poitrine de

Dans la région de Montréal, Blanchard observe d'amples mouvements de citadins qui, l'été venu, recherchent fébrilement l'air, la lumière, la verdure et l'eau. Plusieurs s'y rendent seulement les dimanches, d'autres s'y installent quelques semaines et certains, plus aisés, y passent l'été rapporte Blanchard. Les vacanciers se déplacent suivant trois axes principaux: la rivière des Mille Îles, la rivière des Prairies et le fleuve. Le géographe dénombre 2 000 estivants à Saint-Eustache sur le lac des Deux-Montagnes et 1 800 hôtes d'été à la Pointe-Calumet.

«...sa belle plage sablonneuse et son service d'hôtellerie de première classe y attirent de nombreux touristes.» Sur les routes de Québec, 1929, p. 313. (Carte postale Michel Photo, collection Yves Beauregard).



plus de quatre pouces, à partir de la base du cou [...]

Dans sa description générale du Québec, dans la décennie 1930, le géographe Raoul Blanchard note minutieusement les statistiques sur l'industrie touristique à travers la province, un peu à la façon du chercheur à l'affût d'un phénomène encore récent. Il observe de tels comportements dans Charlevoix, à La Malbaie, Saint-Irénée, Les Éboulements, Pointe-au-Pic, Cap-à-L'Aigle, qui constituent des destinations très recherchées par les vacanciers. Sur la Côte-du-Sud, le tourisme représente alors la seule activité littorale souligne-t-il. En aval de Montmagny, de nombreux centres de villégiature existent à Cap-Saint-Ignace, l'Anse à Gilles, L'Islet, Saint-Jean-Port-Joli, Kamouraska, Notre-Dame-du-Portage et la Pointe-de-Rivière-du-Loup. Dans le Bas du fleuve, Cacouna, Trois-Pistoles, Saint-Fabien et le Bic (surtout fréquenté par les gens de Westmount), Pointe-au-Père et Métis accueillent de nombreux estivants, précise l'auteur.

Dans son analyse, Raoul Blanchard associe indistinctement villégiature, activités balnéaires et tourisme. Il relie ce phénomène à l'apparition de l'automobile: «les plus aisés peuvent se permettre, s'ils disposent d'une ou plusieurs automobiles, des résidences d'été plus éloignées...».

Si la villégiature et le tourisme se poursuivent encore aujourd'hui, l'activité de baignade a presque complètement disparu vers le milieu de la décennie 1960. Cet abandon résulte de changements dans les habitudes de vie mais il est fortement liée à la pollution des eaux du fleuve qui a découragé même les plus hardis. Les rives du Saint-Laurent connaîtront-elles un nouvel âge à la faveur d'un éventuel nettoyage? Bien malin celui ou celle qui pourrait à ce moment-ci en prédire l'année. ♦

*Membres du comité de rédaction